

Le Libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquate à toute époque, un développement progressif de l'humanité.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

| | |
|---------------------|----------|
| Un an. | 6 fr. » |
| Six mois. | 3 fr. » |
| Trois mois. | 1 fr. 50 |

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal

à Louis MATHA, Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

| | |
|---------------------|-------|
| Un an. | 8 fr. |
| Six mois. | 4 fr. |
| Trois mois. | 2 fr. |

LA LIBERTÉ D'OPINION ET L'AFFAIRE MATHA

Grand Meeting public de Protestation

SAMEDI 9 NOVEMBRE, A 8 H. 1/2 DU SOIR
Salle du Grand-Orient, 16, rue Cadet

où prendront la parole :

JACQUES BONZON PIERRE BERTRAND GUSTAVE HERVE JULES LERMINA
MARCEL SEMBAT F. DE PRESSENSÉ TARBOURIECH

ENTRÉE : Premières, 1 fr.; Secondes, 50 cent., pour les frais
LES PORTES OUVRIRONT A HUIT HEURES

Mourir pour la Patrie...

Les neuf artificiers qui, à Bourges, furent réduits en chair à pâtée par l'explosion par des obus à la créosote qu'ils transportaient doivent être fiers. Encore qu'ils ne soient pas allés au Maroc pour s'y couvrir de gloire, ils n'en sont pas moins tombés au champ d'honneur.

Et, on va les enterrer avec tout le tralala officiel usité en pareil cas.

Il y aura de la musique ; on y verra des personnages officiels ; Picquart, ou quelque autre empanaché, se fendra d'un discours ; on jera des prières car, dans notre République laïque, on ne saurait enterrer en cérémonie sans que les préposés à Dieu soient de la partie.

Les journaux illustrés représenteront la catastrophe que leurs dessinateurs n'auront point vue. Les quotidiens feront de beaux articles. Et, tout sera dit... jusqu'à la prochaine explosion.

Pourtant, il y aura quelque part des mères qui pleureront les fils qu'elles mirent au monde pour des destinées tout autres ; des pères qui auront compté vainement sur les soutiens de leurs vieilles années ; des fiancées qui ne reverront plus jamais l'êlu de leur cœur ; des petits frères, des jeunes sœurs qui n'embrasseront plus le grand frangin parti à l'armée pour ne plus revenir.

Mais, qu'est-ce que ça peut faire tout ça ! Mourir pour la patrie n'est-il pas toujours le sort le plus beau et le plus digne d'envie ?

L. Cr.

Au hasard du chemin

CHIFFRES ET BIENFAISANCE

Voici l'hiver. En conséquence, les murs se couvrent de périodiques appels à la « générosité » et à « l'humanité » des « habitants du quartier ».

Un coup d'œil à l'affiche vulgairement élogieuse du Bureau du 18^e nous apprend que, comme l'année passée — comme l'année suivante aussi — « par suite de l'accroissement constant (sic) de la population indigente... »

Bref, le larmoyant et malpropre tapage traditionnel ; la présentation officielle des « quêtes » et quêtes purement désintéressées qui délivreront un « reçu tiré d'un carnet à souche ».

A noter que, tous les ans, ce sont les mêmes termes revenant pour implorer la charité publique. C'est à croire que les affiches se tirent d'un coup, pour dix ans, ou qu'un cliché-type en a pour toujours fixé la littérature, la littérature de la mendicité légale — autorisée, celle-là.

Parmi la dénomination des secours distribués durant l'année 1906, cette perle : Subvention à l'occasion de la fête du 14 juillet. 11.432 francs.

Les indigents et « nécessiteux » sont,

dans le XVIII^e arrondissement, au nombre de 16.387 ; ce qui fait, pour chacun d'eux, à peu près quatorze sous : le prix d'un litre.

Et on s'étonnera, après cela, que les mâtchiches nationales soient aussi bruyantes que bachiques !

Les secours varient de 25 à 4 francs. On a accordé pour 6.775 francs de secours à 25 francs : soit 271, pas tout à fait un par jour (il doit y avoir des culs-de-jatte). Au total, 1.112.553 fr. 48 ont été alloués. Mais quel peut bien être le bougre qui a touché les 48 centimes ?...

OU VA « NOTRE » ARGENT ?

La guerre aux révolutionnaires coulant presque aussi cher que celle de Mandchourie, le Petit-Père, à sec, prépare un nouvel emprunt chez les gogos du voisinage (vous avez lu : les français).

Dans ce but, il dépêche à Clemenceau un certain Kokovtzev, lequel coco assure à notre Premier que la révolution est terminée et que jamais calme plus grand que celui qui règne ne s'est étendu sur l'empire. Clemenceau sourit, félicite, et fait comprendre que les choses n'ayant point changé depuis le dernier emprunt il convient d'éclaircir la presse afin qu'elle puisse préparer « l'opinion ».

Bien que cette préparation soit de pure forme et que nous soyons refaits d'avance, on chauffe, on chauffe ferme, et le coco sus-nommé se fait interviewer par le Matin. C'est ainsi que nous apprenons le désir de vivre en paix qui s'est emparé de tout le peuple russe, du dernier moujik au premier grand duc (chez ceux-là surtout).

Mais la grande presse, la presse stipendiée, la presse des financiers concussionnaires qui apprend l'archi-solubilité de nos toujours amis « les russes », la presse ment quand elle parle de calme et fait crédit au sieur Kokovtzev ; et si ses propres dépêches par fil spécial ne suffisent pas pour nous en convaincre, voici des faits et voici des chiffres :

De février 1905 au mois d'août 1907, il y eut 45.614 tués des deux côtés de la barrière.

De juin en août de cette année, le gouvernement a exécuté 145 personnes sur 291 condamnés à mort. Les bandes noires (les vrais russes, les patriotes) ont assassiné 928 personnes. Les terroristes ont mis à mort 2.006 gogins de toutes sortes. Et, en septembre et octobre, nos amis ont évité à plusieurs centaines de policiers, cosaques, vrais ou faux-russes de connaître plus longuement les amertumes de l'existence.

Et ça continue tous les jours — tenez plutôt le Matin.

Mais à part ça.....

UN BONISSEUR

Le citoyen Rouanet, soucieux de sa réélection, pivote de plus en plus sur lui-même vers la conversion à droite. Ce n'est pas lui qui compromettra ses 15.000 francs par sincérité antipatriotique.

Il sait trop bien que si la Patrie est « un fait » l'argent que l'on touche en est un autre. En conséquence, il défend les dix-huit dissidents du parti « unifié » et leur manifeste parce qu'il comprend que demain il sera des leurs et pourra prétendre gagner honnêtement et patriotiquement son argent.

Maurice Allard Pinville a un peu de logique à propos de ce manifeste « aussi correct dans la forme que dans le fond », dit Rouanet. Allard ne sait pas que la correction est le propre du citoyen Rouanet. Quand il insulte les gens il y met des formes. Il use de périphrases, avec l'élégance d'un

pachyderme battant des entrechats, mais il en use. On connaît les « rododontaides » de Gustave Hervé, les « sottises » est les « maïseries » antipatriotiques ramassées dans les déclamations de la littérature bourgeoise. On sait un peu moins que le citoyen Rouanet, aux élections dernières, dans son fief de Clignancourt, insultait notre camarade Broutchou et s'efforçait de le faire passer pour un « malfrat ».

Clemenceau était un dieu. Il savait mettre à la raison les fauteurs de désordres, les fomenteurs d'émeutes.

Aujourd'hui, autre chanson : Clemenceau n'est plus qu'un renégat, et le député de Clignancourt ne se souvient plus que ses contradicteurs eurent raison contre lui en prédisant l'attitude de notre premier ministre. Mais l'indignation de Rouanet, lorsqu'il parle de Clemenceau, n'est destinée qu'à lui valoir un surcroît d'attention de la part du Maître ; tout ce chiqué, en vertu du proverbe « qui aime bien châtie bien ». Rouanet songe sérieusement à l'avenir : il prend le vent et fait voile contre l'antipatriotisme, la naïve dévotion qui lui permet cependant de parler à ses électeurs ahuris et émerveillés du cheval de Caligula et des exploits de Coriolan !

« Citoyennes ! le Peuple doit rester et restera le rempart de la Démocratie... » Le « Peuple » pour Rouanet, dans l'intimité, quand il se déboutonne, c'est « un citron dont il exprime le jus ».

Agant le sens des couleurs complémentaires, Rouanet fait orner parfois ses « citrons » du ruban violet, ainsi qu'il advint pour tel marchand de pommes de terre-mastrotet du quartier Clignancourt, un pourvoyeur de bulletins et un des membres de sa périodique escorte de crélins et d'assommoirs.

Qu'attend donc Clemenceau pour faire signe à ce larbin ? Sa compétence en matière coloniale lui vaut un poste au Maroc et son patriotisme n'est certes pas plus suspect que celui d'Ayngneur.

Il est brûlé, roussi, carbonisé. Qu'on l'achève en le bombardant ministre plénipotentiaire auprès d'Abdul-Aziz.

Et parions que ce sera bientôt : quand Clemenceau reconnaîtra les siens.

L'« HONNÊTE » VOISIN

C'est le Courrier de la Seine, l'honnête voisin : un canard qui s'imprime sur un agréable papier rose — couleur d'amour, — assure-t-on, dans le monde sentimental des domestiques qui lisent la feuille.

Après avoir spirituellement, oh ! très, interrogé la Guerre Sociale sur la provenance de l'argent alimentant sa propagande, — ce qui lui valut une réponse qui le fit se tenir coi, — le Courrier s'en prend à présent au Libertaire et à ses « euphémismes » sans craindre pour lui le danger qu'il y a à manœuvrer sur un pareil terrain.

Un de nos camarades avait qualifié dernièrement les « irréguliers du travail, les « voleurs », de réfractaires économiques. Le Courrier nous apprend que le Père Pénard disait les grinchés, ce qui était « beaucoup moins distingué », mais que le mot ne change rien à la chose.

Si vous voulez, honorable confrère. Nous ne chicanerons pas sur les mots. Nous vous invitons simplement à demander à tous vos lecteurs ce qu'ils font quand il leur arrive de trouver un morlue, pardon, un portemonnaie. Demandez-leur donc aussi si leur honnêteté n'est pas faite d'une sainte prudence, et si, connaissant un endroit discret recelant la forte somme que l'on peut impunément « acquiescer », ils s'abstiendraient de l'aller visiter.

La différence, voyez-vous, est exactement celle qui sépare la franchise de l'hypocrisie, la façade de la réalité, le courage de la couardise.

Connaissiez-vous, estimable Courrier, l'histoire du mandarin riche à millions, et duquel on peut être immédiatement héritier rien qu'en appuyant sur certain bouton électrique homicide ? Contez-là donc à vos ouailles. Vous verrez combien d'assassins sommeillent parmi les électeurs, gens honnêtes par force, plus encore par tradition ou par habitude.

Mais vous savez toutes ces choses aussi bien que nous-mêmes, et votre encouragement à l'honnêteté ne sera jamais accepté que comme un pis-aller par le « prolo » que vous flattez.

La réalité, c'est qu'il y a beaucoup moins de « voleurs » chez nous que chez vous, en tenant compte des expédients auxquels les uns et les autres ont recours pour améliorer l'ordinaire.

Vos honnêtes ouvriers agissent occultement, et chaque fois qu'ils n'encrent aucun risque. Cela commence depuis les « heures » complètes au patron et passées loin de l'atelier, à quelque manille, jusqu'à l'estampage des bistrots confiants en l'honnêteté du client.

Vous nous faites rire, avec vos principes, et, tenez, pour mon compte personnel, je vous jette le gant : j'offre à votre collaborateur, G. D., une controverse sur l'honnêteté, à laquelle assisteront les « travailleurs » de vos amis.

Vous encaisserez recette et applaudissements. Moi et mes amis nous nous contenterons de rire et de contempler cette chose rarissime : une assemblée de gens honnêtes.

L'EVEIL DEMOCRATIQUE

NOUS CONSEILLE

Le congrès anarchiste d'Amsterdam nous vaut une colonne d'appréciations de la part du « Sillon ». Notre aimable confrère se désolait d'être « livré aux conjectures » et nous indique ce qui eût été à faire pour faire de la besogne vraiment anarchiste.

Mille grâces, cher Eveil ; ne vous tourmentez pas tant. Nous pensons suffire, mais si nous avons besoin de vous nous vous ferons signe : c'est promis. Toutefois, les « intelligents chercheurs » — merci — que nous sommes s'étonnent de ce que vous n'avez pas d'autres arguments contre l'idée d'un congrès anarchiste. Vous en êtes resté à la vieille métaphysique anarchiste, ce qui n'est pas fort pour des éveillés et des éveilleurs que sollicite la démocratie. Pour ne pas vous donner d'autres raisons, les raisons dont vous vous montrez si curieux, restreignez-vous donc à la compréhension étymologique du mot congrès, tel que le comprennent les « déclassés » que nous sommes, déclassés à « l'intelligence très chère », qui n'ont pu, par suite des circonstances sociales dans lesquelles la vie malgré eux les a engagés, étudier, savoir comme ils l'auraient voulu ; et cette impuissance les a agités et révoltés contre la supériorité (?) ».

Qu'est cette supériorité, confrère ? Vous oubliez de nous le dire. Comblez donc cette lacune, s. v. p., et nous nous efforcerons de diriger nos « dispositions morales » vers la « vraie voie, la vraie liberté ».

Mais ne dénaturez pas nos propos et nos affirmations en nous prêtant l'idée de détruire « la souffrance ». Restez sur le terrain et convenez que puisque tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes il est naturel et fatal que nous nous orientions vers le mieux accessible. Et, d'expérience, avec les faits historiques comme acquis, nous nous « affirmons » contre tous les autres, violemment, parce que nous savons ce qu'il convient d'attendre des tactiques pleines de mansuétude que sont les vôtres.

Nous ne sommes pas les souffletés contents que vous êtes.

Nous ne tendons pas, comme vous l'enseigne l'évangile, la joue droite après la joue gauche.

Nous ne sommes pas des apôtres bénins. Nous mordons qui nous mord, et le seul reproche plausible que l'on puisse nous adresser est de ne pas suffisamment mordre.

RECTIFICATION

Ce n'est pas un ruban tricolore que portait un des assesseurs du dernier meeting socialiste organisé en manière de protestation contre l'expédition au Maroc. Non ; la vérité nous oblige à le dire : c'était le ruban de la médaille... coloniale.

On reste réveillé à se rappeler que ce brave homme assura l'avoir, plus qu'aucun autre gagné.

Pour Louis Matha

Notre confrère l'Humanité a publié, à propos de notre ami Matha les lignes et la lettre suivantes que nous nous faisons un devoir de reproduire ici :

L'affaire Matha

La comparaison de Matha en cours d'assises est définitivement fixée aux 19 et 20 courant. Il est poursuivi en compagnie de vrais ou prétendus faux-monnayeurs, sous l'inculpation de « complicité morale », inculpation dénuée de sens commun et qui tombera en poussière au premier souffle de l'avocat.

En attendant que Matha soit rendu à la liberté, aux siens et à ses amis, une liste de protestations circule. On y trouve les noms de tous ceux qui sont restés fidèles à leur passé, fidèles aux souvenirs de la grande lutte menée, il y a neuf ans, pour la Liberté et pour le Droit : Francis de Pressensé, président de la ligue des Droits de l'Homme, Pierre Quillard, rédacteur du Pro Armenia, Paul Brulat et Jules Lermina, du Radical, Hérold, du Mercure de France, Pierre Bertrand, de l'Humanité, Urbain Gohier, Emile Pouget, Merrheim, Dret, etc., de la C. G. T., Marcel Sembat, Jacques Bonzon, etc.

Notre ami de Pressensé, président de la Ligue des Droits de l'Homme, a adressé au citoyen Janvion une belle protestation dont nous extrayons le passage suivant :

« Je tiens à joindre ma protestation pour dénoncer une nouvelle atteinte à la liberté d'opinion. Jamais elle n'a eu plus besoin d'être virilement défendue. Elle est menacée tantôt brutalement par des mesures autoritaires, comme celle qui vous a révoqué d'un emploi que vous remplissiez sans reproche à l'Hôtel de Ville, pour avoir osé commettre un crime de lèse-majesté, en signant au nom de votre Fédération une affiche juvénile subversive par l'auteur de la « Mêle Sociale » ; — tantôt hypocritement par des opérations policières comme celle dont est victime Matha. Il fut un temps... il n'est pas encore bien éloigné... où nous avions à nos côtés, pour défendre cette grande cause, quelques-uns de ceux qui recourent aujourd'hui à ces tristes procédés. Ils ont changé ; ils ont découvert les périls

et les prérogatives de l'Autorité (avec un A très majuscule), depuis qu'ils sont au pouvoir. C'est une raison de plus pour nous montrer que quelques-uns des combattants de cette lutte historique sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a neuf ans, et qu'ils n'ont oublié ni les principes, ni les compagnons d'armes de ce temps-là. Matha fut de ceux-ci, et au premier rang des principes que nous affirmions alors était la liberté d'opinion intangible. Il ne nous plaît pas de la laisser attaquer — ni au nom des dogmes de cette orthodoxie nationaliste qui nous accusait tous alors de faire partie du syndicat de trahison, ni par ces répugnantes manœuvres de la basse police aux savantes combinaisons de laquelle un citoyen de pensée libre ne peut se flatter d'échapper... »

FRANCIS DE PRESSENSÉ.
Président de la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen.

Fédération des Jeunes socialistes révolutionnaires
JEUNESSE RÉVOLUTIONNAIRE DU 14^e

Samedi 9 novembre, à 8 h. 1/2 du soir
Salle de L'AVENIR DE PLAISANCE
13, rue de Niepce

MEETING DE PROTESTATION
A PROPOS
de L'AFFAIRE MATHA

avec le concours de :
Paul AUBRIOT, BERNIER, BRUCKERE
Charles MALATO
PARAF-JAVAL, Pierre QUILLARD

Entrée : 0,30, pour les frais

Moyen de communication : MÉTRO, EDGARD-QUINET

PLAISIRS D'AMOUR...

Ces nobles allemands, ces officiers supérieurs, ô combien supérieurs ! avaient adopté un système bien spécial pour inoculer le virus militariste et patriotique à leurs subordonnés.

Dans ce procès : Harden-de Moltke, qui va se continuer par l'affaire : Brand-de Bulow, l'armée et la politique, les généraux et les ambassadeurs furent mis sur la sellette ; c'est l'envers, surtout l'envers, et les dessous de la première puissance militaire du monde qu'on mit à nu ; il n'y a que l'autre grand facteur de domination étatique et capitaliste, j'ai nommé la Religion, qui fut oublié. C'est dommage, la fête eût été complète.

Voyez-vous ces grands seigneurs, ces fiers officiers conviant leurs soldats aux fêtes de la chair, de la chair masculine, dans cette fameuse villa du lac des Saints, chez ce comte Lymar qui s'était institué le pourvoyeur de ces messieurs. Combien de sales orgies durent se dérouler dans le décor de cette somptueuse demeure ?

Que de militaires qui se prêtèrent sans doute aux exigences lubriques de leurs glorieux maîtres ! Nous savions déjà, grâce au lieutenant Bilsé, que la plupart des officiers de l'Empire étaient de tristes marlous. Nous savons à présent que les autres sont des pédérastes. Et puis, l'un n'empêche pas l'autre.

Est-ce à dire que l'armée teutonne détient le monopole des distractions bizarres ; je ne le crois pas. La semaine dernière, l'ami Stenos conseillait à Drumont, qui exultait, une incursion dans le domaine de l'histoire de France ; nous connaissons assez, pour notre part, de répugnantes histoires sur les pénitenciers militaires, sur les garnisons de forts lointains, sur la marine de l'Etat, pour être fixé sur la moralité des défenseurs de notre beau pays. Où il y a des casernes, des prisons et des couvents, il y a des invertis, c'est fatal.

La privation et l'abus des jouissances charnelles ont le même résultat. Les riches, les oisifs, ayant épuisé toute la gamme des plaisirs normaux, en sont réduits, pour la satisfaction de leurs cerveaux malades, de leurs sens exacerbés, à imaginer des luxures compliquées, à chercher les plus abracadabrantes débauches. Les luxueux appartements de la plaine Monceau et d'ailleurs, les silencieuses maisons de la rue Joubert en ont vu de belles, mais sont plus discrètes que la vespasienne du prolétaire, où jadis se fourvoyait le comte de Germiny, dont l'aventure dilata si fort la rate de nos pères.

— Monsieur, me disait un jour le garçon d'un grand hôtel, situé sur les quais, non loin de la grande Chancellerie, c'est inimaginable ce qui se passe ici : Lesbos et Gomorrhe y tiennent leur quartier général, et il me cita des faits avec un luxe de détails tout à fait réjouissants ; dame ! ça n'est pas pour rien

qu'il y a des petits trous habilement dissimulés dans les portes. Le Gotha, le clergé, l'Académie et la magistrature passeront, mais le record de l'ordure appartenait sans conteste à un littérateur défunt, que Dieu ait son âme ! dont la prose morbide orna longtemps les colonnes du journal de la maison Leclerc.

— Il recevait, me conta le garçon, des gens de toutes catégories : des éphèbes roses trop parfumés, des messieurs très bien, à l'air aristocratique, et même des débauchés, c'était fantastique !

— Les gens chics, conclut-il, c'est tous des sauteux ! Mais que voulez-vous, du moment qu'ils payent...

Cet homme était un sage. A la caserne, c'est autre chose et c'est moins parfumé. Tous ces gars de vingt ans, cohabitants en de tumultueuses chambres, l'esprit tendu constamment vers le plaisir que leur maigre solde ne leur permet pas de consommer en compagnie des demi-mondaines de la garnison, viande de choix, réservée pour MM. les officiers, et que la peur de l'avarie retient éloignés des ribaudes à bon marché, peu affriolantes du reste, se satisfont comme ils peuvent.

Si la pèderastie y est peu fréquente, en revanche la masturbation est là chez elle : le pauvre geste d'Onan console les amants éloignés de leurs Lisettes, et qui n'ont plus que le souvenir des belles nuits d'amour du temps de leur liberté, des jolies promenades à deux et des culbutes dans les blés...

Ceux qu'on envoie dans les Saharas lointains, pour de longues années, dans une atmosphère de feu, au milieu de malheureux ayant déjà contracté des habitudes de la morale réprochée, ceux-là succombent vite, c'est inévitable.

A Biribi, c'est là qu'on râle, On râle en rut. La nuit, on entend hurler le mâle. Qu'avait pas on ? Qu'un jour y s'rait forcé d' connaître Mamsell' Bibi. Car tôt ou tard, il faut en être A Biribi.

Il faut en être, et consentir si tel est son bon plaisir à servir de femme à un gars, sinon toutes les calamités, les insultes et les coups s'abattraient sur la mauvaise tête qui s'obstine à ne pas vouloir satisfaire le désir de son supérieur, heureux encore si, pour un vague motif d'insubordination, une balle n' l'étend pas mort, sur le sable ; ce qui sert de leçon aux autres et leur montre qu'il ne fait pas bon refuser l'accès de son individu quand un chef daigne vous honorer d'un fort béguin.

Et, ce doit être terrible, l'agonie d'une conscience, l'adieu aux pures et saines joies de l'amour, le regret des jours d'idylle qui s'estompent devant cette réalité : la face grimaçante et le geste impératif d'un chouchou qui attend...

Le grand monde, l'armée... pouah !

Eugène Péronnet.

Coups de Gueule

Pour Gabrielle Petit

Si Matha est le plus éprouvé, le plus en danger et que nous trouvions son sort le plus intéressant, nous ne voulons pas pour cela oublier les autres camarades qui, dans toute la France, entre quatre murs, derrière les barreaux de fer et sous la surveillance aimable de la chiourme républicaine, expient le crime d'avoir parlé, écrit ou agi en hommes libres.

Clemenceau et sa bande n'ont même pas la pudeur de voiler leur lâcheté. Sur une brave mère de famille, qui dit aussi partout ce qu'elle pense des beautés de la société, ils régalaient leurs goûts raffinés de tortionnaires républicains.

Sans qu'elle pût intervenir pour sauver son mobilier mis à la pluie par M. Vautour dont le loyer ne fut pas payé... et pour cause, tout le monde intéressant de la Ligue de Droits de l'Homme.

« Imiter de Conrart le silence prudent ». Il ne faut pas déplaire au maître Flic ! Et puis, Gabrielle Petit ce n'est qu'une femme !... n'est-ce pas, hommes courageux ?

Soyons juste : un seul journal a protesté, et quel journal ? Le Radical, sous la signature de Un Parisien, qui cache le pseudonyme d'un spirituel et honnête écrivain... Il y en a encore beaucoup, mais ils sont rares, comme disait mon oncle.

Pourvoyeurs de Biribi

L'élegant ministre de la guerre, que nous devons à l'Affaire Dreyfus, a décidé l'envoi aux compagnies de discipline de deux soldats du 4^e de ligne, les nommés Gallois et Ythier qui, en congé dans leur famille au 14 juillet dernier, auraient — prétend-on — crié : « Vive le 17^e ! »

Mis en prison, ces deux soldats ont toujours nié avoir proféré ces cris.

Ils sont victimes d'une dénonciation immonde.

Il faut que la lâcheté de ce pourvoyeur de Biribi soit connue et que les fameux vengeurs des Droits de l'Homme outragés, qui contribuèrent à arracher Picquart des griffes de ses pairs, aient le courage d'arracher ces enfants du peuple des griffes de l'ingratitude et cruelle Georgelette. N'est-ce pas trop leur demander ?

A la place du pourvoyeur de Biribi, je ne dormirai pas tranquille, en attendant.

Une perle

Les cochons trouvent les truffes et les guesdus nous font trouver des perles dans leurs aérées recrues.

Nous devons dans la Défense des Travailleurs de l'Aube, les lignes suivantes à l'adresse des collaborateurs syndicalistes de l'Humanité :

« Suivant ce qu'en avait dit la direction de l'Humanité, ces citoyens, qui nient l'utilité de l'action électorale et n'ont que mépris pour la conquête des pouvoirs publics, ne devaient s'occuper que de syndicalisme ; le syndicalisme devenant une spécialité dans laquelle la gent libérale travaille de préférence pour propager ses doctrines, si néfastes à la classe ouvrière et auxquelles on doit particulièrement les lois scélérates. »

C'est le farouche Compère-Morel qui signe cela.

Ainsi — qui l'eût cru ? — c'est à nos doctrines que sont dues les lois scélérates. Moi, j'aurais cru plutôt que c'étaient aux parlementaires qui votèrent ces lois ou qui refusèrent de les abroger, comme le proposaient des membres du Parlement, qui n'étaient pas du Parti socialiste.

C'est aux révolutionnaires, aux travailleurs socialistes de l'Aube qu'on envoie de pareilles bourdes.

Si ces travailleurs ne sont pas tout à fait des moutons, qu'ils amènent donc à Clairvaux (Aube) ce brave Compère-Morel qui comptera parmi les prisonniers révolutionnaires les membres de son P. S. U. victimes des lois scélérates.

Il est vrai qu'il n'y trouvera pas non plus les collaborateurs anarchistes de l'Humanité. En revanche, il en trouvera peut-être quelques-uns dans son P. S. U. où c'est moins ennuyeux qu'à la prison de Clairvaux (Aube).

A propos : est-ce Compère-Morel ou Matha qui est depuis plus de six mois en prévention en vertu des lois de 1894 ?

Evolution à droite

« Je suis si peu disposé à guerroyer contre le socialisme, que je suis moi-même membre du Parti socialiste. »

C'est l'ex-anarchiste Niel qui fait cet aveu en réponse à une accusation de Vandervelde qui citait ses articles de l'Humanité comme attaquant les socialistes.

Mon vieux Compère-Morel, je te le disais bien que tu trouverais des anarchos dans ton P. S. U. En voilà un, et il y en a d'autres. Mais, n'aie pas peur, ceux-là ne sont plus dangereux. Même dans ton P. S. U., ces anarchos-là évolueront à droite.

Ma foi, tant pis, s'ils embarrassent le P. S. U., ils débarrassent les libéraux. Mais, ce sont des concurrents, gare à vous ! Ces nouveaux adhérents veulent arriver... et vite, pour rattraper le temps perdu.

Copigneaux-Grandsart

Quand ce ne sont pas certains politiciens qui nous donnent des nausées, ce sont certains fonctionnaires syndicaux.

Le fameux Copigneaux, le mouchard et le calomniateur des révolutionnaires de la Bourse du Travail de Paris a fait école.

Celui qui lui succède fait son possible pour lécher aussi bien les bottines du préfet de la Seine.

Par des manœuvres honteuses au Congrès des Employés municipaux tenu à Marseille, Grandsart a réussi à retirer son mandat à notre brave camarade Janvion, révoqué par

le préfet, pour avoir signé l'affiche de la C. G. T. : Gouvernement d'assassins.

Mais le fourbe Grandsart n'a pas réussi, le Syndicat des Employés municipaux a soutenu et approuvé le militant courageux qu'est Janvion comme l'approuvera et le soutiendra la Fédération des Employés municipaux lorsqu'elle aura su se purger des scories syndicalistes genre Copigneaux-Grandsart.

Ce Grandsart-là est aussi du P. S. U.

Ce Grandsart-là sera candidat en se taillant une réclame avec l'ultimatum que lui notifia son maître, le préfet de la Seine, et auquel il se soumit comme un valet... Ecco homo !

Bouledogue.

Les Isolés

C'est des anarchistes qu'il s'agit et je ne pense pas que l'on contestera le choix de l'épithète à une heure où la répression sévit sans mesure.

Il n'y a pas besoin de les diviser pour pouvoir mieux les détruire en détail. Divisés, il se sentent seuls et on peut l'être. Ils se sentent seuls eux-mêmes, à plaisir, offrant à tous les poignards chacun des défauts de la cuirasse.

Voilà où les a conduits l'amour de la théorie, le culte du Moi et de l'abstraction, la religion du paradoxe.

Ils ont sombré dans des détails, trop faibles pour supporter sans faillir tout le poids première de la lutte qui fait s'associer toutes les bonnes volontés et régner entre tous une fraternelle entente.

Aujourd'hui, la confusion et la méfiance et la suspicion ont fait leur œuvre, à telle enseigne qu'il suffit d'« appartenir » à un clan pour être immédiatement mis à l'index par les autres.

Ainsi, autrefois, appartenait aux principes des cours les plus fiers éléments de l'art et de la pensée.

On était « au due de Bourgogne ». On est toujours au due de Bourgogne ; et, comme autrefois, on épouse les querelles de la Maison si tôt le tablier ceint, car pour être anarchiste on n'en est pas moins homme.

Les raisons ? Ah ! oui, elles font nombre, à ne plus savoir où on les a prises et de quoi elles se cimentent. Feuilletez un peu tout le jargon des « déterminantes », et, pour peu que vous soyez chien de chasse, vous vous y retrouverez.

N'en s'en fichant pas mal si le danger n'était pas à la porte, à la porte de chacun, à la porte de tous ceux qu'une parole ou qu'un geste met subitement en vedette et désigne à l'attention de ceux qui ont mission de veiller et de sévir.

Au lieu d'un bloc compact et résistant, au lieu d'énergies connues et redoutées, au lieu d'une arme toujours tendue, la répression ne trouve que du vent, le vent des théories ; que des individus étrangers et étrangers chez qui l'inconscience paraît avoir installé sa foi.

Sans crainte, on peut emprisonner, supprimer dans l'ombre des geôles. Les intéressés sont trop occupés à fouetter d'autres chats pour y prêter attention.

On parlait de décadence, il y a six à sept ans. On pourrait parler de déliquescence aujourd'hui.

C'est de la faute à personne, mais, dit-on, Garroche, c'est de la faute à Rousseau, car à quoi bon définir ici la part de la sottise et de la méchanceté.

N'est-il donc plus possible de retrouver la force d'autrefois, tuée par toutes sortes de « raisons » que ne prévoyait guère la raison ?

Faut-il penser que ce « byzantinisme » va durer, que chiens et chats continueront à s'entre-dévorer pour le plus grand profit du reste de la maison ?

A part le ridicule qui s'attache à tout spectacle donné à la galerie, il y a un intérêt autrement majeur à trouver le chemin de la tolérance : il y a l'avantage de se sentir pour se défendre et défendre ceux qui ont besoin de notre concours.

Il y a l'avantage qu'offre l'union, la solidarité, aujourd'hui tout autant de clichés et de bateaux prenant l'eau.

Avec l'état d'esprit qui est le nôtre, si le gouvernement le voulait demain il ne ferait qu'une bouchée de nous. Et il n'aurait pas l'indigestion à redouter ; nous passerions tous comme une lettre à la poste.

Quand un de nos amis est sous clé, maintenant, tout ce que nous pouvons faire — et tout ce que nous faisons — c'est de le déplorer.

Je regrette, pour ma part, la période romantique de l'anarchie ; celle où la théorie ne venait pas contrecarrer les volontés et empêcher l'action.

Les anarchistes ont perdu passablement ; il est vrai qu'aujourd'hui ils savent comment parla Zarathoustra.

C. D.

L'ANARCHISME AU PORTUGAL

En 1895, la doctrine anarchiste avait atteint un certain développement, bien qu'imparfait. Le peuple portugais, anarchistes compris, n'est guère porté aux initiatives et préfère constamment copier les autres. A cette époque, la propagande par le fait était presque exclusivement employée en France, on en usa en Portugal.

Un jour Maltos, réduit à la misère par le chômage, sort en quête de travail. Il rencontre le roi don Carlos, lui jette des pierres, et crie : « Vive l'anarchie ! » La peine de mort étant abolie, et le délit d'ailleurs étant insignifiant, la police le fait passer pour fou, et le fait enfermer sans doute. Ce qui est certain, c'est qu'il n'a jamais reparu. Le Dr Joyce avait déclaré Maltos fou. Peu de temps après, une petite bombe fut mise dans son escalier. Elle ne causa nul dommage, mais la police arrêta tous les camarades connus à Lisbonne. Il y eut dans tout le pays un grand mouvement, et la bourgeoisie, pressée en tête, exigea du gouvernement des mesures de répression contre les ennemis de la société. Faisait partie du ministère à cette époque, le même idiot qui est aujourd'hui président du Conseil, João Franco.

C'est lui qui fabriqua la loi répressive du 13 février, loi pire que toutes celles de Dracon. Cette loi consistait mise en vigueur, ainsi qu'un nouveau système policier, unique en son genre dans tout le monde despotique.

Cette loi produisit ses effets naturels. Des centaines de camarades furent déportés pour les possessions les plus mortifères de l'Afrique, où presque tous périrent. Parmi les survivants, la plupart, inconscients, anarchistes par velléité, ou simplement fumeuses, abjurèrent leur foi anarchiste. Un très petit nombre de sincères continua la lutte avec la même ardeur, mais avec plus de précautions.

La bourgeoisie chanta victoire. Mais à peine un an après, ceux qui avaient échappé à la rage du ministre Franco et du juge Veiga commencèrent une propagande nouvelle, et plus concrète.

Deux journaux parurent, l'un à Lisbonne, l'autre à Porto : A Liberdade et O Trabalhador. Sous le couvert du sous-titre de « feuilles libres », ces deux journaux se livraient à la plus authentique propagande anarchiste.

Ceci passait à peu près inaperçu de la bourgeoisie et des chefs de garde. Mais une surprise énorme fut l'apparition inattendue d'un livre magnifique, du camarade Silva Mendes : Socialisme libéral ou Anarchisme. C'est l'histoire, des premiers indices de l'évolution des théories anarchistes dans tous les pays. Ce livre mériterait d'être traduit, pour son importance, son style et sa documentation historique, scientifique et philosophique. On n'osa poursuivre ni le livre, ni l'auteur, peut-être par peur de soulever par de nouvelles violences, la réprobation du monde entier.

Ce livre précieux marqua une phase nouvelle de l'anarchisme au Portugal.

Gracio Ramos.

SALLE DES SOCIÉTÉS SAVANTES
8, rue Danton, Paris

CONFÉRENCE PUBLIQUE
PAR

SEBASTIEN FAURE

SUJET TRAITÉ :
En pleine Réaction
l'Affaire Matha

Les Contrastes de la Vie

LES JEUX

Parmi les êtres peu intéressants qui s'accroissent de ces mois latins : « Panem et Circenses », il y a les coureurs et les sportifs qui préfèrent sacrifier leurs forces physiques, leur santé, leur vie même aux jeux dangereux et immoraux, au lieu de travailler à développer leur intelligence par la lecture des livres de science, de sociologie, de morale rationnelle, etc., dans lesquels ils puiseraient des connaissances qui, tout en les égarant, leur procureraient la joie d'être utiles, en maintes circonstances, à leurs semblables.

Tels ces jeunes gens, coureurs de vélos, de grandes routes, que vous voyez s'élançant avec une ardeur, une impétuosité qui trahit la fureur, la folie, mais qui arrivent au but couverts de poussière et de boue, suant sang et eau, harassés de fatigue, moitié morts, candidats certains aux fluxions de poitrine, à la tuberculose, à la méningite.

Pourquoi courent-ils ainsi ? Parce qu'un fait méritoire à leurs yeux a un prix en espèces, une médaille, une ceinture quelconque ou tout autre prix offert par Nicolas, Edouard, Fallières ou X. Y. ou Z., personnage influent de la Presse ou de l'Armée.

Ils courent ainsi parce qu'ils n'ont reçu ni l'inspiration, ni l'éducation qui élève les hommes au-dessus des résultats des distractions malsaines et corruptrices, qui fait pénétrer dans le cœur cette bonté et cet amour

qui n'exigent le sacrifice que pour des actions salvatrices vis-à-vis de semblables en danger.

Leurs parents, neveux parce qu'incriminables, bannis d'orgueil antique, parce qu'ils accomplissent l'honneur et le châtiment pour leurs fils arrivant bons premiers, ignorant de même, ou feignent d'ignorer, tout ce qui est susceptible de renouer la société que nous, anarchistes, désirons meilleure. A ces adolescents, à ces hommes qui passent leur temps aux jeux et aux sports, dites ceci : « Une catastrophe se produit à quatre ou cinq kilomètres d'ici, c'est un incendie qui dévore tout un quartier d'ouvriers, un bateau qui sombre près de la côte avec son équipage et ses passagers, une explosion ou un éboulement qui sentent l'épouvante et la mort ; les sinistres crient désespérément et hurlent à la mort... Allez vite, courez, bruez l'espace et sauvez, si vous le pouvez, vos semblables, au nom de la solidarité humaine !... » Dites-leur cela, ils vous répondront d'un air d'inconscience et de balise caractéristique et vous feront connaître leur égoïsme, incompris d'eux-mêmes, en vous disant : « Nous ne marchons pas pour cela, il y a des pompiers, des malotrus, des marins payés et outillés pour opérer les sauvetages. Et puis, après tout, nous nous en moquons. »

Est-ce cela l'action bienfaisante tant vantée de la gymnastique officielle ou sociale ? Est-ce cela l'éducation reçue et la fraternité enseignée au sein des groupements sportifs ?...

Parler de solidarité et d'amour dans ces milieux serait évidemment peine perdue, si ce n'était exposer d'avance à essayer des injures et à recevoir des coups de la part de jeunes éternelles qui croiraient vraiment atteints d'un commencement d'aliénation mentale et qui ne connaissent que la moquerie et le jemen-foutisme comme raisonnement envers ceux qui veulent les persuader du mauvais rôle qu'ils jouent dans la société en se voyant corps et âme à ces jeux de casse-cou qui les avilissent en les rendant rebelles aux idées et aux pensées généreuses qui font éclore les belles et nobles actions.

Dès lors, nous comprenons que les classes dirigeantes aient tout intérêt à patronner et à subventionner de pareilles sociétés qui font de la jeunesse de véritables bataillons d'insensés, de paillettes et de parafais abrutis qui deviendront forcément par la suite des soldats soumis, bien disciplinés, prêts au commandement de : « Feu ! » à tuer inconnus, amis, camarades, parents même ; ensuite de fidèles électeurs, de bons citoyens, des travailleurs dociles et paisibles, des serviteurs dévoués et rampants, des contribuables exacts.

Fernand Paul.

Questions d'Hygiène

La meilleure façon de dormir est sur un matelas, sur le dos, sous une couverture de laine avec une taie de coton ou de tricot macé.

Il est préférable de n'employer qu'un seul traversin et d'y reposer la nuque et l'occiput, avec aussi la bouche fermée.

Tout ce qui vit respire. Même les plantes ont besoin de la respiration est une action vitale indispensable. Sans air pur et bon pas de santé possible.

Toute la vie organique est activée par l'oxygène de l'air. Cependant, nous le rencontrons, non seulement dans les phénomènes de la vie, de la naissance, mais encore dans ceux de la putréfaction.

C'est par lui que la matière est continuellement en voie de désorganisation, de décomposition et de recomposition nouvelle. Ainsi, l'oxygène est l'excitateur vital de la corruption de nos aliments animaux et végétaux. L'accès de l'oxygène rend les vins aigres, fait tourner la bière, occasionne la pourriture, la moisissure et la rouille.

Mais en même temps, il donne la vie à d'autres êtres, à d'autres modifications. Il est aussi le destructeur des substances putréfiées, contagieuses.

L'air ensoléillé désinfecte les rivières, car autrement elles seraient putréfiées depuis longtemps et le genre humain aurait disparu, exterminé par ses épidémies.

L'air atmosphérique est composé de 21 parties d'oxygène et de 79 parties d'azote qui ne sert qu'à diluer le premier gaz, car il serait encore plus impossible de respirer de l'oxygène pur, que de boire de l'alcool pur, par exemple. L'oxygène donne lieu à l'assimilation de la vie, il s'unit aux éléments qu'il rencontre. Par exemple, il oxyde l'azote dans l'organisme, et en fait de l'acide urique. Il forme avec l'hydrogène, de l'eau, et avec le carbone, de l'acide carbonique. Tous les êtres se composent essentiellement de ces quatre éléments : oxygène, azote, hydrogène, carbone.

La vie en plein air est le seul élixir véritable pouvant prolonger la vie. Malheureusement, peu de personnes peuvent satisfaire cette condition.

Beaucoup de maladies ont leur origine dans le manque de respiration libre, résultant d'une vie sédentaire ou d'un repos prolongé dans un air corrompu comme on le rencontre dans les ateliers, les écoles, les cafés, etc... où il y a trop de personnes. L'odorat nous fait savoir si l'air est bon ou mauvais. Malheureusement le nez s'habitue trop vite et trop facilement aux mauvaises odeurs. Une sortie à l'air frais lui rend la faculté de discerner.

Saint Jésus. — Que les saints réunis en corps sont, en vérité, peu sains d'esprit !...

Toussaints. — Attends un peu, toi, on va te faire voir si les saints du paradis sont encore sains de corps... astral !...

Saint Jésus. — Hélas, Pallas ! ils vont me faire passer à l'as !...

Toussaints. — Bois et fume tout ça soûl !... Passons le ab hoc et ab hac !...

Saint Jésus. — Flic, floc ! j'en reçois des chocs !... Flic, flac ! je suis dans le lac !...

Toussaints. — Fils de Dieu, si tu crois encore en Toi et en Lui, marmotte vite ta dernière prière, dépêche-toi de dicter ton testament !...

Saint Jésus. — Eli, Eli, lamma sabachthani !...

Toussaints. — Console-toi, ton nom sera dans l'almanach de Golgotha !... Eh bien, et ton Dieu secourable, te secourra-t-il, aujourd'hui ?...

Saint Jésus. — Dieu ?... Mais c'est de lui que je prétends vous parler... Votre irritation, votre intolérance, m'en ont empêché... Et je meurs sans phrase, les glandes salivaires hypertrophiées, avalant mon crachoir, le crachoir de l'infini !...

André Veldaux.

(A suivre)

FEUILLETON DU LIBERTAIRE (6)

Dialogue DES CÉLESTINS

I
Une paroisse du Ciel (Suite)

Sainte Félicité. — Le papillon qui, en chacun de nous s'est substitué à notre étoile, n'est point dupe des séductions de la lumière...

Saint Jésus. — En vérité, en vérité, je vous le dis, la lumière, c'est Satan, c'est Lucifer, c'est le diable !... Vous habitez une nébuleuse aux sphères progressivement denses et prohibitives de la lumière en allant de la périphérie au centre — le centre se trouve ici — et quiconque oserait, excepté moi, affronter l'éblouissement fatal des soleils, succomberait à l'embrasement fulgurant, à la dilatation indéfinie, à l'annihilation immédiate...

Saint Timothée. — Mais Dieu n'est-il pas la clarté, Dieu n'est-il pas la lumière ?...

Sainte Gertrude. — Dieu n'est-il point l'éblouissement ?... n'est-il point la cha-

leur ?... l'éblouissement plus que cent miroirs aux alouettes, la chaleur plus que mille fourneaux incandescents ?...

Saint Fulbert. — Ce sont des bruits malveillants et des propos calomnieux que les puissances d'Enfer ont répandu par le monde !... Moi, je ne coupe pas là-dedans...

Saint Onésime. — Nous savons, tu préfères couper dans autre chose de moins inconsistent...

Saint Mathurin. — Moi, qui ai le pied marin, je gage bien que j'aurais le pied céleste et si leste que j'aurais le temps de virer de bord et de rentrer au mouillage avant que la tempête de flammes ait effilé ma boussole...

Saint Jésus. — Mathurin, tu as la blague amère... Non, la mer de feu te noierait incontinent sans que tu aies le temps seulement de proférer deux ou trois douzaines de jurons...

Saint Mathurin. — Que le diable t'emporte avec ton esprit trop divin pour moi et ton divin talent de nous monter des bateaux !...

Saint Théodote. — Jésus a parfaitement raison... Songez que la perpétuité du tombeau nous a rendus nyctalopes et nyctophiles, et que nous ne saurions impunément braver l'éclat des étoiles prochaines...

Saint Oscar. — D'ailleurs, notre sacrée existence ici ne tient-elle pas de celle de la chauve-souris crépusculaire, mieux, de celle du hibou nocturne ?...

Saint Sylvestre. — Oui, nous nous éva-

dons impulsivement de nos sépulcres à la fermeture des dernières portes de plomb où jour, et nous les réintégrons comme instinctivement aux premiers soupçons de l'aurore de lumière, de chaleur et de vie...

Saint Jésus. — Or donc, vous ayant entendus, je viens ici apporter ma contribution autorisée à votre controverse...

Saint Siméon. — Oui, tu viens nous montrer le job... Tu viens nous conseiller encore et toujours, comme autrefois, la douceur, la patience, la résignation et autres vertus de l'hérésie, d'abdication... Eh bien, illustre endormi, incomparable endormeur, au lieu de perdre ton temps à nous catéchiser, tu ferais mieux de nous conduire auprès du Patron afin que nous le vissions enfin et nous convainquions de sa réalité une bonne fois pour toutes...

Saint Jésus. — Mais, mes chers agneaux, vous oubliez à qui vous parlez... En vérité, je vous le dis, je suis accouru pour soulager votre misère, exalter...

Saint Placide. — Oui, exalter notre foi encore !... Ah ! il y a de beaux jours où, plus exactement, belles nuits que notre foi foute le camp, petit à petit... Tes agneaux sont devenus moutons depuis le temps de Kaïphe, de Pilate et d'Hérodes, et ces moutons sont devenus enragés... Et ces moutons enragés, qui ne sont ni juifs, ni romains, ont bien envie, sache-le, de te crucifier une seconde fois entre Saint Siège et Saint Office comme larrons de mise en scène traditionnelle !...

Ce qui corrompt l'air des salles trop pleines et mal aérées, c'est non seulement l'acide carbonique expiré mais encore une substance venimeuse, insuffisamment connue, qui serait suivie de certaines personnes, un alcaloïde du domaine du virus des cadavres.

Un poêle qui tire bien dans une chambre est, en hiver, un excellent ventilateur. Il fait sortir l'air corrompu, tandis que les fenêtres et les portes laissent pénétrer par leurs fentes de l'air frais et froid.

Quand il n'existe pas d'autre ventilation suffisante, ce serait contraire à la santé que de les boucher soigneusement en hiver. L'expérience a démontré que c'est dans un air pur à la température de 15° R que l'homme se trouve le mieux.

Dans les chambres des enfants, on ne tolérera jamais plus de 15° R, car le sang des enfants engendre plus vite et plus énergiquement de la chaleur et le pourrait à une température plus élevée se débarrasser de son excès de chaleur. Les enfants deviendraient paresseux, mous et endormis. Seules, les personnes âgées ou nerveuses peuvent faire chauffer la chambre jusqu'à 18° R.

Il ne suffit pas d'air frais pour demeurer complètement sain. Il faut encore un sommeil profond et régulier. Chacun devrait se reposer tous les jours à la même heure; les animaux le font, guidés par leur instinct.

Se lever avec le jour, se coucher lorsque le soleil disparaît à l'horizon et que tout devient tranquille et paisible comme les bois et les champs où les autres animaux dorment et que la nature nous invite au repos.

Voilà avec beaucoup d'autres choses ce qu'il faudrait pour demeurer réellement sain.

Docteur Janvier.

Prête aux camarades dont l'abonnement arrive à expiration, de nous faire parvenir leur renouvellement, afin d'éviter les frais inutiles et dispendieux du recouvrement.

Le Mouvement ouvrier

Le patronat, de plus en plus menacé dans ses privilèges par les revendications ouvrières, cherche par tous les moyens à entraver l'aboutissement de ces revendications.

Les fusillades de grévistes ne lui semblent pas d'une efficacité assez grande. Le lock-out, la constitution de syndicats jaunes ou l'achat des consciences non plus. Voici qu'on lance l'idée d'une assurance patronale contre les grèves.

L'importance et l'urgence de l'organisation de l'assurance mutuelle contre les risques du chômage forcé, dit un journal patronal, ne peut échapper à aucun industriel.

« Par ces temps de syndicalisme outrancier, les grèves n'ont plus le caractère de revendications particulières du personnel d'une usine, mais sont des mouvements généraux ayant moins en vue tel ou tel patron que l'industrie de toute une profession ou de toute une région.

« Aucun industriel, si avantageuses que soient chez lui les conditions de travail, ne peut se croire au-dessus de ces conflits. « Puisque générale est l'attaque, générale doit être aussi la résistance, organisée en commun sur le terrain de la solidarité pour la défense des intérêts et des principes essentiels sans lesquels ne saurait vivre l'industrie.

« Cette solidarité industrielle, en dehors de toutes autres mesures utiles, doit avant tout, pour être efficace, se manifester sous la forme d'aide pécuniaire, sur laquelle les industriels atteints par le chômage forcé doivent toujours pouvoir compter, du moment qu'ils sont restés durant et lors de la fin du conflit d'accord avec les intérêts généraux de l'industrie.

« Cette aide pécuniaire doit se produire sous la forme la plus appropriée : le paiement de toutes les charges permanentes et frais généraux que l'industriel supporte pendant le chômage. »

Ce système, remarque l'Ouvrier Métallurgiste, organe de l'Union fédérale des ouvriers métallurgistes de France, fonctionne ou est prêt à fonctionner dans les différents centres industriels métallurgiques.

Rest à savoir s'il sera réellement efficace; si la coalition patronale aura raison de la cohésion prolétarienne; si la classe ouvrière en lutte contre l'exploitation capitaliste se laissera vaincre sans combattre, tout bonnement parce que l'ennemi aura fait parade des moyens dont il dispose pour le combat.

Les patrons auront beau s'assurer contre les grèves, ils ne les empêcheront pas, pas plus qu'ils empêcheront que les conflits qui surgissent entre eux et leurs ouvriers ne prennent chaque jour, et par la force des choses, un caractère de plus en plus violent, une allure de plus en plus insurrectionnelle.

En mars 1848 une loi fut votée qui supprimait le marchandage. Et depuis, le marchandage n'a jamais cessé d'être pratiqué dans l'industrie, le bâtiment et même dans les travaux agricoles.

Campagnes sur campagnes furent menées pour abolir cette forme de la plus éhontée de l'exploitation de l'homme par l'homme. Le tout en pure perte. Le marchandage fait l'affaire de tant de gens; tant d'exploiteurs petits ou gros ont tellement intérêt à ce qu'il perdure qu'on n'est pas prêt d'en voir le bout.

Voici que les maçons parisiens s'attaquent à nouveau à cette besogne. D'un long et documenté appel qu'ils lancent dans l'«*Manicé*» à toute la corporation, on peut extraire les lignes suivantes :

« Nous avons imposé le repos hebdomadaire et fait augmenter les salaires. Ce n'est pas le moment d'abandonner la lutte; il faut maintenant que nous fassions disparaître les tâcherons.

« Sommes-nous donc assez naïfs pour ne pas comprendre que le tâcheron est inutile? Qu'il abuse de son influence sur une catégorie de camarades... »

tenir les autres sous sa domination? Ne peut-on faire le travail sans lui? Prélevant directement sur nos salaires une forte dîme, nous laisserons-nous plus longtemps voler sans rien faire pour l'en empêcher?

« Saurons-nous lui interdire à ce camarade de la veille de devenir notre maître, nous donnant ou nous retirant le travail au gré de ses rancunes? Si nous avons conscience de notre dignité et de notre valeur c'est un exploitateur de supprimé. »

Des purs diront que c'est chicaner pour savoir qui vous mangera. Les maçons — et tous ceux qui ont à subir les marchandages — ne sont pas de cet avis. Puisqu'ils ne sont pas assez forts pour jeter bas l'exploitation capitaliste d'un seul coup, ils s'ingénieront pour atténuer l'horreur, en diminuer l'intensité. Ce qui ne les empêche point de savoir que l'appropriation capitaliste des produits du travail ne cessera que par l'instauration d'une société communiste qu'il faudra édifier par des moyens révolutionnaires.

On assure qu'un journal va paraître ou réparaître qui sera l'organe de la tendance socialiste syndicaliste, la cinquième tendance, comme dit Bruckère, dans la *Guerre Sociale*.

Il faut souhaiter à l'*Avant-Garde* — puisque c'est d'elle qu'il s'agit — de ne point disparaître à la veille des élections de 1910, comme elle le fit pour celles de 1906.

De M. Louis Latapie, de *La République Française* :

« Le travailleur syndiqué n'est plus un homme libre; il ne pense plus et n'agit plus par lui-même selon ses besoins et ses intérêts particuliers, il est une unité vague sans pouvoirs et sans volonté dans un troupeau que mènent quelques chefs conduits eux-mêmes par d'autres chefs invisibles et sans responsabilité. On dit au syndiqué « Marche! Il marche. Arrête! Il s'arrête. On lui défend de s'élever au-dessus de ses camarades; il est à jamais condamné à la médiocrité de son rôle et de sa situation dans la société.

« Rien ne ressemble à une compagnie de discipline comme un syndicat. On peut encore mieux assimiler le syndicat à une congrégation dont chaque membre a abdiqué toute volonté et a prononcé des vœux. »

On donc, M. Latapie, — qui n'a de commun que le nom avec Latapie, de l'Union fédérale des ouvriers métallurgistes — ou donc M. Latapie, dis-je, à donc vu se pratiquer un tel syndicalisme? Ne lui demandez pas. Il sait bien que cela n'existe pas, qu'il ment. Mais, il devait dire cela pour les besoins de sa cause.

Plaignons ses lecteurs!

PARIS

Un après-midi de la semaine dernière, des ouvriers travaillant à un chantier du Métropolitain, avenue de La Motte-Piquet, appelaient les sergents pour leur signaler les faits et gestes de leur garde-chiourme, qui les menaçait d'un revolver.

Auraient-ils pas mieux fait de flanquer une sérieuse correction à ce vilain bougre, ce qui lui aurait appris qu'aux chantiers du Métro on n'est tout de même pas à Biri-biri, et lui aurait enlevé toute envie de recommencer.

Un journal bourgeois annonçait vendredi qu'une grève de midinettes avait éclaté dans une importante maison de la rue de la Paix. Il ne disait pas laquelle et depuis n'en a plus reparlé. Ses confrères non plus, du reste.

La grève aurait été déclarée parce que la patronne, ayant vu disparaître quelques objets de son salon aurait, après avoir porté ses soupçons tour à tour sur plusieurs de ses ouvrières, fichu son sac à l'une d'elles.

Mais, bon dieu, pourquoi les journaux n'en parlent-ils plus?

Les pousseurs de menuiserie de la maison Bourgeois viennent de reprendre le travail. Ils voulaient, et ont obtenu, la suppression du marchandage et l'application du prix de série.

Leur grève avait duré vingt-deux jours. Les employés des galeries Lafayette sont toujours en grève. Dimanche, ils ont donné au manager Saint-Paul, une grande réunion où ont parlé le radical Buisson, le catholique Marc Sangnier et le socialiste Marcel Sembat.

Nonobstant le très grand intérêt de cette réunion, les affaires des grévistes n'ont pas avancé d'une semelle. C'est ce qui importe pourtant.

LE HAVRE

Les ouvriers des quais mécontents de voir chaque jour les contrats du travail violés par un patronat qui sait bien en exiger la stricte observance quand il y a intérêt, s'agitent.

Surgira-t-il quelque conflit? On ne peut rien dire jusqu'à présent.

BORDEAUX

A la suite d'une réunion qu'ils ont tenue à la Bourse du travail de Bordeaux, au nombre de 600 environ, les transporteurs-camionneurs ont décidé de ne pas reprendre le travail ce matin, si le syndicat patronal ne consent pas à examiner les revendications qu'ils ont formulées.

A l'heure où paraît *Le Libéraire*, on ne peut pas dire si ce mouvement a pris de l'extension ou s'il s'est calmé.

OULLINS

La *Voir des Verriers* enregistre, dans son dernier numéro la fin de la grève de la cristallerie d'Oullins.

Le travail va bientôt reprendre. La grève a duré six mois. Elle se termine à la satisfaction des revendications ouvrières.

MONTHERME

Le syndicat des carriers lance un vigoureux appel aux carriers de Montherme et des environs. Cet appel, sans phraseologie fait connaître la situation qui est faite aux malheureux qui travaillent dans ce métier maudit, les moyens d'en atténuer l'horreur.

ITALIE

Le *Messaggero*, dans son numéro de lundi publiait la dépêche suivante de Parme : « Au cours de la séance de nuit du congrès des organisations ouvrières, l'ordre du jour suivant a été voté :

« Les représentants de plus de 200.000 travailleurs organisés constatent que la conduite de la Confédération générale du travail ne répond pas à la conduite et aux sentiments du prolétariat, car sa direction, violant les statuts, a fait dépendre cette

confédération d'un parti politique : le parti socialiste, et prétend en faire une organisation centralisatrice, avec des buts conservateurs. Partant, le congrès dénie à la Confédération générale du travail le droit de se déclarer l'interprète légitime et la représentante du prolétariat.

« Le congrès affirme que l'organisation ouvrière doit être indépendante de tout parti.

« Le congrès a ensuite décidé la constitution d'un comité national de résistance, qui aura son siège à Bologne et sera chargé de grouper toutes les organisations ouvrières italiennes en se conformant à la ligne de conduite tracée par le congrès. »

On se souvient que lors du dernier mouvement des *ferrovieri* la confédération italienne du travail, entièrement dévouée aux intérêts politiques du Parti socialiste, et le parti lui-même avaient tout mis en œuvre pour faire échouer le mouvement.

SUISSE

Comme nous sommes à la veille des élections au Grand Conseil, remarque le *Réveil* socialiste-anarchiste, il convient de rabattre le gibier électoral. C'est sans doute cette préoccupation qui hantait le cerveau des dirigeants du Parti socialiste lorsqu'ils faisaient annoncer dans les journaux locaux que la liste qu'ils confectionneraient porterait les noms de cinq candidats «*syndicalistes* ». Dans le passé, les candidats se déclaraient socialistes, et c'était suffisant. Aujourd'hui, il paraît que l'étiquette nouvelle serait susceptible d'amener aux urnes une certaine catégorie d'électeurs, et l'on en use en attendant d'en abuser.

Le Comité de la Fédération des syndicats ouvriers de Genève a envoyé aux journaux, qui avaient naïvement posé cette amorce, une déclaration catégorique et réfrigérante qui coupe court à cet essai d'embauchage. Les syndicats se refusent à faire de la politique électorale. Voilà qui est bien.

ANGLETERRE

Des nouvelles plus contradictoires les unes que les autres, sur la grève probable des cheminots anglais paraissent dans les journaux ces jours derniers.

Il est donc impossible de dire quoi que ce soit de positif quant à ce mouvement — si l'on peut appeler ainsi une grève qui ne se fait point quoiqu'on en parle beaucoup.

RUSSIE

Depuis l'année passée le mouvement agraire tend à prendre une forme moderne et rationnelle. Sous l'influence de la propagande socialiste-démocrate et révolutionnaire, les paysans russes font des grèves. En 1906, le mouvement gréviste s'est étendu sur 143 districts. Ces grèves ont déjà eu un premier résultat. Les salaires des ouvriers employés aux travaux agricoles ont sensiblement augmenté.

Mais, comme tout va de pair dans ce pays, ont aussi augmenté les arrestations et les déportations administratives. Tandis que la loi du 15-28 avril 1906 reconnaît la légalité des grèves ouvrières, l'administration, par les ordres des gouverneurs, prend les mesures les plus arbitraires et le peuple la Sibérie de milliers et de milliers de paysans grévistes.

Ces déportations, loin de tuer l'agitation agraire ne font que l'augmenter. Malgré toutes ces précautions, malgré les policiers, le feu se met de la partie. Et, comme on ne peut l'expédier en Sibérie...

BIBLIOGRAPHIE

L'assiette au beurre : les quinze mille francs.

Les annales de la jeunesse laïque, n° de novembre : bulletin politique, L. V. Meunier ; Contradictions, Jean Jaurès ; le bilan du Congrès de Nancy, Ferd. Buisson ; Sully-Prudhomme et la jeunesse, Léon Vanzo, etc., etc., le numéro 30 centimes.

L'université populaire, rivista quindicinale : Luigi Molinari ; Compendio di storia universale ; Dott. Giuseppe Antonini ; I precursori dell' antropologia criminale ; Giovanni Lanzalone ; trattato di letteratura ; Luigi Fauverbach ; lezioni sulla essenza della religione, ecc.

La vérité sur la grève de Gennevilliers, une brochure, 0,20 centimes, par Léon Goupv. En vente chez l'auteur, 3, boulevard de Courbevoie, à Courbevoie.

Crescite et Multiplicamini, une brochure par Jean de l'Ourlhe, bibliothèque de Salud y Fuerza.

MM. les Auteurs et Editeurs sont avertis que le camarade URSUS examine dans la «*Chronique littéraire*» tout ouvrage dont DEUX exemplaires sont adressés au bureau du LIBERTAIRE.

L'Agitation

PARIS

Les cléricaux à rebours ont tenu un congrès. Venu des quatre coins de la France, ils se sont réunis à Montmartre — sous ce vocable : congrès national de la libre-pensée; — ils ont palabré sur toutes sortes de choses et sont rentrés chez eux.

Les histoires de traitres à la patrie nous avaient débarrassés des satyres. Voici qu'ils repaissent.

La *Petite République*, dans son numéro de mardi, contient un article intitulé : un agent satyre.

Cet agent se serait livré devant une femme à « des gestes obscènes ». On ne nous dit pas le nom de ce sous-Lépine. Nous n'en concluons pas qu'il s'agit du « patron ». M. Lépine est trop occupé en ce moment par sa innovation des sergents polyglottes pour songer à la bagatelle.

L'échouer du *Proletaire* revient à la charge. Il ne peut pas digérer qu'un *Libéraire* ou veuille lui donner des leçons non de socialisme, comme il prétend, mais d'histoire socialiste.

Ne lui en déplaise, nous continuerons. Et quand ça nous plaira. Pour cela, nous n'aurons qu'à relire Paul Brousse. Que l'échotier du *Libéraire*, si ça lui chante, fasse comme nous. Il sera édifié.

M. Cadenat — le citoyen Cadenat — a proposé aux députés de renoncer aux 15.000 francs. Pas à tout, bien entendu, mais à l'augmentation que ces messieurs s'étaient octroyée.

Pour ne pas trop faire crier, ses collègues,

Cadenat s'est fait lui-même le fossoyeur de sa proposition en en demandant le renvoi à la Commission du budget.

ASNIERES

Fabrique d'innocentes et délicieuses gaufrettes et se voit soupçonner de saboter la monnaie, voilà ce qui vient d'arriver à quelques-uns de nos camarades asniérois qui, biscuitiers de leur état, avaient réunis leurs efforts pour se soustraire au patronat, et fournir à la clientèle les produits de leur industrie cela, sans intermédiaires.

Un commissaire de police s'est transporté au local de la *Gaufrette asniéroise*, a retourné les lits, fouillés les coins fait peur à des enfants qui se trouvaient là, fait lever une femme malade au lit et est reparti comme il était venu.

Inutile de commenter. Il ne reste plus qu'à attendre que d'autres camarades, dans une autre localité reçoivent pareille visite. Et ce, jusqu'au jour où les anarchistes français, les d'êtres embêtés par la police, pratiqueront la méthode révolutionnaire russe.

AMIENS

Un jeune soldat du 72^e, dit notre camarade de l'«*Éclair*», s'est volontairement donné la mort.

Paul Hureau, c'est son nom, devait bien souffrir du régime pour s'en évader en sortant de la vie, comme il l'a fait. Pauvre gars dont les vœux n'ont pas été mieux employés si nous n'étions dans une société comme celle que nous subissons, mais qui finira bien par rouler sous les coups des révolutionnaires, des anarchistes, pour faire place à un monde où les jeunes gens de vingt ans n'auront pas à fuir la vie afin de ne plus subir la caserne, puisqu'il n'y aura plus de casernes.

BORDEAUX

Le cardinal Lecot fait parler de lui. Il vient, par une lettre pastorale, de constituer une sorte de censure cléricale qui devra éprouver toutes les publications ayant trait aux choses de la bondeuse. Cette censure donnera ou refusera l'imprimatur.

Si Grandeur espère ainsi arrêter l'action dissolvante des doctrines nouvelles sous les attaques desquelles la sainte église catholique, apostolique et romaine finira bien par succomber. Le cardinal Lecot devrait savoir qu'on n'arrête point le cours d'un fleuve avec un fût. Et, c'est vouloir le faire que d'essayer d'entraver la pénétration des idées nouvelles dans l'Eglise.

Il y a bien autre chose contre quoi la censure de la Grandeur pourra, jamais rien : c'est la désertion des boîtes à cartes par la plus fidèle clientèle des saints lieux qui finira bien par voir qu'on s'y moque d'elle, qu'il n'y a rien dans le ciel ; et que, par conséquent, il faut aux préposés à Dieu un sacre culot pour oser, encore au XX^e siècle, parler au nom de cette hypothèse.

BREST

La condamnation du camarade Le Gall n'est pas faite pour inspirer l'amour du régime bourgeois chez les prolétaires. Les syndicalistes, les socialistes, les anarchistes brestoils profitent de cette condamnation pour faire une plus active propagande. Ils ont fait paraître une feuille spéciale donnant le compte rendu de l'affaire, du procès et de son dénouement. Le journal socialiste *l'Égalitaire* y a consacré de nombreux articles. Il continue.

Est-ce cela qu'ont cherché et la police et la magistrature bretonne? C'est douteux.

Et les valeurs de la presse, est-ce qu'ils pensent, en dégoûtant le Gall et ses amis, tous les militants ouvriers, qu'ils feraient plutôt du bien à la cause syndicale et révolutionnaire. Avoir ces chiens couchants contre soi, est bien. Nous autres militants, nous ne demandons pas autre chose. Même quand ils sont les champions de la démocratie, il nous plaît d'avoir les plumitifs bourgeois contre nous. Leurs intérêts étant ceux des gens qui les paient, il est juste que les journalistes tapent sur ceux qui, par leur activité militante, sont un péril pour la société capitaliste et bourgeoise.

CHALON-SUR-SAONE

Les patriotes guesdistes font des adeptes dans la région, des adeptes parmi ceux qui, élus, tiennent à se faire redire ou parmi ceux qui, n'ayant encore aucun mandat électoral, tiennent à en décrocher un.

Le samedi 26 octobre, il y avait réunion publique à Chalon-sur-Saône. Les candidats Sembat, Madeleine Pelletier et Futin de Tournus. Sembat ne vint pas. Futin fut l'unique ou il était question d'esprit démocratique et d'esprit révolutionnaire, le tout, un peu obscur. Un franc-maçon radical-socialiste, Richard, maire de Chalon demanda des explications. Futin lui en donna et finit par conclure d'une manière antipatriotique.

En vola un qui ne décrochera pas de timbale, à moins qu'il mette de l'eau dans son vin.

La citoyenne Pelletier engagea les femmes à devenir des individualités conscientes pour obtenir le droit au vote. Ça leur fera une belle jambe ! C'est ça qui avancera les choses de la révolution !

Mos' Jean Bouvier renouvela ses déclarations patriotiques de Palanges. Mais, comme on sentait qu'il ne le faisait que par calcul électoral.

Un citoyen intellectuel qui se fait la tête à Jules Guesde, Théodore Brousse, d'antipatriote révolutionnaire est devenu républicain et patriote. Avec un autre guesdiste qui préside aux destinées de l'organe socialiste de la région, ça fait deux. Bien entendu, ils n'aiment pas les anarchistes. Ils ont raison. Ces gens-là sont compromettants auprès de l'électeur. Aussi, on ne se gêne pas pour dire qu'ils font le jeu de la réaction. Et ça prend. Mais ça prendra-t-il toujours.

CLERMONT-FERRAND

Notre localité possède un nouveau quart d'œil qui, venant de la banlieue parisienne d'où il fut forcé de cavalier, tient, sans doute, à rentrer dans la grille des choses d'histoire républicaine. Ancien élève des congréganistes, il se mit, à son arrivée à Clermont en rapport avec les calottins du lieu. Ceux-ci lui firent connaître qu'il y avait des anarchistes dans la localité. Il dirigea ses foudres contre des contempteurs de l'ordre bourgeois. Bien entendu, les idées anarchistes qui en ont bien vu d'autres ne s'en portèrent pas plus mal.

Monsieur le Commissaire faisant l'interim du «*Central*» découvrit les agissements des écumeurs d'églises. Nous insistons sur le mot découvert, car, il paraît que la découverte fut l'œuvre d'un marchand amateur qui tient à rester dans l'ombre.

Durant quelques jours, notre «*intérimaire*» piastroma par la ville en compagnie de reporters parisiens, genre spécial de policiers. Tous les canards bourgeois de la région chantèrent ses louanges, signalant son zèle et son dévouement.

Cela, ne suffisait pas à sa gloire. Un camarade anarchiste qu'il avait pourchassé naguère, était de retour dans notre ville. Monsieur le Commissaire se remit à ses troupes. Il envoya ses flics dans tous les bagnes où le camarade aurait pu travailler pour y faire de petites enquêtes et mouchardises.

Nul doute que le Grand Sergot saura gré à notre commissaire de son activité et l'en récompensera.

LONS-LE-SAULNIER

Dans notre dernier numéro, à l'article «*Mouvement Ouvrier* », nous avions signalé les embûches auxquelles on est butte la B. du Tr. de cette localité.

Le mouvement syndical, qui prit tant d'ampleur dans notre petite cité durant ces derniers mois, dit le *Jura Socialiste*, était évidemment de

nature à déplaire à la «*radicale* » du pays, d'autant plus qu'en demandant le renvoi à la Commission du budget.

Aussi, elle met tout en œuvre, cette radicale, pour rendre au mouvement ouvrier révolutionnaire, ses valeurs se sont acharnées contre le secrétaire de la B. du Tr. Celui-ci a démissionné. Il fut remplacé par une créature de la municipalité. Naturellement, ça n'aura point comme sur des roulettes. Le triomphe des réformistes fut de courte durée. Les vrais syndicalistes se ressaisirent. Un autre secrétaire fut nommé, qui fut choisi parmi les militants révolutionnaires. Et maintenant, la B. du Tr. veut marcher résolument sur les traces de la Confédération du Travail.

Tout ceci est, on ne le dira jamais trop, la condamnation du subventionnisme. Que les syndicats lédoniens se mettent chez eux, qu'ils brisent toutes attaches avec la municipalité et avec les politiciens de tous poils. Alors, ils seront vraiment dans la note. Que les travailleurs de Lons-le-Saulnier, se rappellent la *fédération jurasienne*.

RAON-L'ETAPE

Le gouvernement de Clemenceau qui s'est rendu coupable des crimes de Raon, dit notre camarade le *Cri populaire*, vient encore d'augmenter son ignominie en faisant condamner trente-deux camarades chaussonniers, qui ont comparu devant le tribunal correctionnel de Saint-Dié, pour délits divers, relatifs à la première grève de juillet.

C'est d'abord Camille Olry, Josephine Janot, Eugène Silphate, Colin Camille, Justin Lang, Marie Lécotier, qui se voient infliger un mois de prison avec sursis, pour avoir fait tomber des courroies de transmission le 16 juillet.

Ces camarades, dont aucune preuve n'accusait, ont été pris au hasard et condamnés sur la déposition du contremaître Litaide dit Lapin, tristement célèbre depuis cette grève, par sa conduite dégoûtante envers nos camarades. Grandelaude et Boutot ont 8 jours de prison sans sursis, pour entraves à la liberté du travail. Grandjean Jules, 6 jours de prison sans sursis ; Martin Edouard, 1 mois ; Mme Seyer, 6 jours, pour le même délit.

Quinze camarades, dont huit femmes, sont remis à quinzaine, pour entendre d'autres témoins qui sont, naturellement, l'un gendarme et l'autre contremaître.

Pour amuser le tapis, à cette même audience comparait l'affameur Fritz Amos, inculpé de coups sur ses ouvriers. Le tribunal, indulgent, lui applique 100 francs d'amende.

La condamnation d'Amos, ajoute le *Cri populaire*, dénote la partialité avec laquelle nos chers journaux vendus distribuent les peines. Ce repoussant exploitateur, qui, trois fois de suite, se rendit coupable de vols de fait sur nos amis, profite de toute l'indulgence des gens de sa caste, tandis que les syndiqués chaussonniers sont victimes, et cela sur accusations de contremaîtres sans scrupules, qui ont la faculté de faire condamner les têtes leur déplaissant.

Ainsi après avoir fusillé et mitraillé des gens sans défense, après avoir rendu impossible tout droit de grève, les sbires à Clemenceau descendent plus bas encore dans la boue en emprisonnant et condamnant ceux qui conservent de la dignité jusqu'au bout. Si nous n'avons horreur des cliques, nous pourrions terminer cette citation du vaillant petit organe nancéen en disant que ces poursuites, cette partialité ne font et ne feront que grossir les colères qui éclatèrent un jour, entre le régime capitaliste et bourgeois qui vit de canilleries et en crevera.

MONTCEAU-LES-MINES

Dimanche dernier à Blanzay, eut lieu une conférence publique où devaient rendre compte de leur mandat les élus municipaux. Trois camarades s'y rendirent pour distribuer des journaux de journaux révolutionnaires et vendre quelques brochures de propagande. Après les discussions courtoises !!! dans lesquelles revaient souvent les mots de vendus, voleurs, négals, etc., entre électeurs et élus ; la parole fut donnée au sieur Théodore-Bretin, instituteur, délégué par la Fédération socialiste de Saône-et-Loire et demandé par le groupe socialiste de Blanzay, organisateur de cette conférence.

Le guesdiste Théo, après avoir essayé de raccommoder les deux partis socialistes divisés du pays, voulut un peu doucher sur les anarchistes. Il commença par dire, qu'il fallait se méfier des individus qui distribuent des journaux anarchistes aux sortes de conférences électorales ; que ces individus, étant incapables de prendre la parole à la tribune, glissaient à l'oreille des électeurs que voter pour Brousse ou pour Pinette c'était la même chose.

Où le fameux Théo — dont les idées sont aussi courtes qu'il a les cheveux longs, comme le disait un camarade de Chalon-sur-Saône — que nous attaquerions les électeurs pour leur glisser quelque chose à l'oreille? Nous ferions discuter franchement avec eux sans nous cacher. Maintenant si cela choque Théo que l'on distribue *gratuitement* — car il insista sur ce dernier mot probablement pour faire croire que nous étions payés — on s'en moque ; on continuera malgré lui, non seulement aux conférences électorales, mais à toutes sans distinction.

TOULON

Escartefignes est patriote. Escartefignes qui fut naquere, anarchiste sous le nom de Jourdain veul, lui aussi, comme nous les socialistes électeurs sacrifier sur l'autel du bulletin de vote.

Il était internationaliste. C'est mal porté présentement, et ça fait du tort au renouvellement du mandat. Quand le vent électoral sera à l'internationalisme, à l'antipatriotisme même, Escartefignes se foutira à nouveau de la patrie.

